

Recueil de textes

Scène ouverte de Noël



*"Je ne sais qu'une phrase est bonne qu'après l'avoir fait
passer par mon gueuloir" Gustave Flaubert.*

Lectures libres de textes

- En attendant Noël de Sylvie Ledoux
- Je mens de Dominique Mortera
- Les vacances de Noël de Max d'Anne Menna
- Kairos de Nancy Benoit
- 1982 Après JC. 35 Avant Ada de Laure Martin
- Le cortège forcé de Miklos Radnoti, traduit par Judith Rathonyi
- Le Guide suprême, Golnouche Barzegar
- Du haut de ton podium d'Aline Laszlo-Rousselle
- Déchirer les lettres, effacer le passé, extrait de "Cartas de Paris" d'Eduardo Muylaert

Lola SORRENTI
www.lolasorrenti.fr
lesateliersdelola@gmail.com

En attendant Noël de Sylvie Ledoux

« Les enfants, il faudrait écrire votre lettre au Père Noël ». C'est par ces mots que papa entre dans la cuisine, ce dimanche 22 Novembre 1964. « Pour vous donner des idées, cet après-midi on ira à Paris, voir les vitrines des grands magasins. »

Me faufler en gardant la main d'Eric, ne pas marcher sur les pieds des adultes... ça y est ! on est devant ! Un baigneur qui ferme les yeux, un nécessaire pour faire le ménage, le fer à repasser qui chauffe vraiment, ou alors une trousse de docteur ? J'hésite ! Eric, lui n'a d'yeux que pour une voiture de pompier, un garage et un circuit 24 ! Il est fasciné par une grue en Lego. On grignote des marrons chauds. Maman écoute un instant des gens en uniforme qui agitent une cloche et leur glisse une petite pièce. Au retour dans notre petite ville de Seine et Marne, Eric et moi garderons longtemps en tête le scintillement des guirlandes, les chants de Noël, et le souvenir de tous ces jouets.

Nos parents tiennent un magasin d'électro-ménagers, luminaires, et petits cadeaux pour la maison. Papa va profiter du lundi pour faire SA vitrine. Comme il est bricoleur, il fabrique des maisons en carton, pose du coton sur les toits, éclaire de l'intérieur les fenêtres en papier cristal. Il accroche un gros nuage au-dessus du village dans lequel trônent, Nicolas et Primprenelle et mon nounours ! Alors là, bravo Papa, aussi bien que les Galeries !

Le jeudi suivant, au boulot ! Il faut finir la lettre. Comme Eric n'a que quatre ans, j'écris et lui illustre notre missive de ses découpages dans les magazines. La liste est longue ! Et soudain, notre regard s'arrête sur deux vélos. Ce serait tellement bien pour jouer avec notre copain Tonio, le long du canal. On ne sait pas si le Père Noël pourra les mettre dans sa hotte, mais tant pis, j'ajoute un VELO pour chacun !



En attendant Noël de Sylvie Ledoux

La vie reprend son cours, j'aime bien l'école. Dans le village où on habitait avant il n'y avait pas de maternelle, alors j'ai appris à lire avec maman et des lettres en bois. Cette année, je suis en CE1 dans une classe à double niveau. Quand j'ai fini mes devoirs, j'écoute la leçon du CE2. C'est chouette !

Le dimanche suivant, mon père semble soucieux, il dit qu'il a parlé avec maman et déclare avec l'air de quelqu'un qui vient de trouver la solution « Sylvie, tu es toujours dans tes livres, tu ne joues pas assez. Si en décembre tu es encore 1ère à l'école, le Père Noël ne passera pas ! ». Mais papa, c'est pas ma faute ! je me sens bien seule avec cette incompréhensible punition paternelle !

Comment faire ? Quelques erreurs volontaires en calcul mental ou lors de la prochaine dictée : « les oiseaux chante » ? Je me demande si cela suffira. Je bavarde en classe, je me trompe en récitant L'Automne de Maurice Carême.

Le bulletin est remis aux parents le mardi 22 décembre, le jour des vacances. Pas de tableau d'honneur en décembre, 2ème place... et un vélo sous le sapin.

Ouf, plus besoin de me casser la tête en janvier...





Je mens de Dominique Mortera

Je mens
Silence et dissimulation
les mots que l'on garde en dedans
pour ne pas déplaire.
Qui s'échouent dans la gorge nouée.
Des mots qui pourrissent qui noircissent qui noircissent.

Je mens
M'enrubanne
de mille cercles.
Chacun m'éloignant un peu plus de moi
Chaque jour accablée d'une dérobade
Qui me bâillonne.
Chaque jour dans ma tour je mens
je m'enferme
m'emprisonne
dans la honte d'être moi,
de la faire voir cette différence qui m'effraie.

Les mots à l'intérieur se battent
se déchirent.
Puis se taisent.

Je mens,
je me mens
m'encercle d'une épaisse fumée.
M'illusionne, ne veux pas voir mes peurs,
peur de l'autre
de le fâcher
de le perdre.





Je mens de Dominique Mortera

Peur d'être seule
abandonnée
rejetée loin de chez moi.
Mais c'est où chez moi ?

Je m'agonie d'injures dans une chambre noire,
je m'évade loin de moi
je ne m'appartiens plus je suis aux autres,
à ce qu'ils veulent de moi
à ce que je crois qu'ils veulent de moi.
Je me mens.
Me dissimule dans mes désordres
Je tourne en rond dans ma tour du dedans
où tout s'emmêle.

Une autorité ancienne comme une ombre se balance, menaçante au-
dessus de ma tête.
Attachement aux vieilles manies tenaces, molle timidité.
Prison dorée du mensonge
où les orages des pensées, des sentiments grondent et passent.
Les pensées obsédantes ne sortent que travesties.
C'est un oui qui cache un non.
Une lâcheté, un désaveu de soi-même,
l'horrible manie
qui contient les désirs étouffés
qui étouffent, qui étouffent.
qui étouffent mon âme.
Pardon.



Je mens de Dominique Mortera

Mais un beau jour trop de souffrance brise les cercles
Une tempête éclate d'eau et de feu.
Il pleut à verse sur les tourments
Une pluie qui lave, purifie, dilue l'ancien.
Voici venu le temps
des larmes sur mes joues
qui glissent qui glissent
qui glissent
qui libèrent
tracent une voie nouvelle.

Par un grand soleil effeuillant l'ancien, la chrysalide obscure
se déchire
et la vérité sort comme un crachat de Dieu.
L'ombre est éclairée,
acceptée maintenant.
Après bien des luttes, des courages, des peines
les ailes du papillon se défroissent, roses et bleues,
légères, légères.
C'est l'heure lucide.
Affreusement seule et libre,
je m'éloigne de tout ce qui me vole à moi-même
m'arrache de mes plis.
Je me retrouve entière et nue
et dépouillée des masques de pierre.
Je me rejoins. J'écris. Je suis.

Vienne le jour de l'homme, simplement comme l'on parle
De l'Etre luisant sur la terre.
Quelle paix dira-t-on
simplement.

Les vacances de Noël de Max d'Anne Menna

Ah Noël, sa magie, la famille, les cadeaux. Tout en se préparant pour aller au lit, Max pensait que ça passait trop vite. Il aurait voulu que les vacances durent toujours. Surtout celles qu'il venait de vivre. Si Max aimait lire, il avait malgré tout, étonné ses parents lorsqu'il avait dit qu'il voulait que ses vacances ressemblent à un livre d'aventure. Il avait alors été accueilli par un oncle habitant Villers-Cotterêts. À son arrivée, son oncle lui offrit *Les trois mousquetaires*. Aussitôt, Max s'était plongé dans sa lecture. Désireux d'en savoir plus, il voulut visiter la maison natale de Dumas. Devant son air dépité en s'entendant dire que c'était impossible, son oncle lui proposa d'aller au château de Pierrefonds situé à vingt minutes de là. Max fut impressionné lorsque le guide lui apprit que les films de cape et d'épée *Le Capitaine* et *Le Bossu* avaient été tournés ici. Max avait joué tout l'après-midi, s'imaginant être Capestang. Après ces quelques jours, il avait posé sa valise à Amiens, chez ses grands-parents. Cette fois, il avait pu visiter la maison de Jules Verne. Puis une escapade jusqu'au Crotoy lui permit de voir la maison où l'auteur avait écrit *20000 lieues sous les mers*. Max était ravi.

Un après-midi en s'amusant dans le grenier, il dénicha une caisse en bois. Curieux, il l'ouvrit. Doucement, il retira le papier de soie pour découvrir deux superbes marionnettes. Il descendit l'escalier pour demander à sa grand-mère ce qu'elles représentaient. Elle lui expliqua qu'il s'agissait de Lafleur et de Sandrine, sa femme et qu'elles faisaient partie de *Chés Cabotans d'Amiens*, puis, elle lui proposa d'aller les voir au théâtre.

Les vacances de Noël de Max d'Anne Menna

Le jour de Noël, au pied du sapin, il découvrit émerveillé, Lafleur et Sandrine, des livres de Jules Verne et d'Alexandre Dumas. En prenant un des volumes, Max soupira en pensant, ce serait chouette d'avoir Deux ans de vacances comme le titre de ce roman. Des bruits et des cris le sortirent de sa rêverie. Il s'approcha de la fenêtre. Dehors, un garçon criait :

—Au secours ! Aidez-moi ! On essaie de voler le Sloughi et je ne suis qu'un Capitaine de quinze ans !

—Nous ne pouvons t'aider, nous sommes en bois, nous risquons de gonfler si nous tombons dans l'eau ! Va chercher les trois mousquetaires, lui répond Lafleur.

—Nous ? dit Aramis, nous ne pouvons pas t'aider non plus, nous sommes dans les romans de Dumas !

—Les passagers du Sloughi sont plus jeunes que moi, nous n'y arriverons pas sans vous !

—D'accord, allez les amis, allons aider ce jeune homme, dit d'Artagnan.

—Alors on vient aussi, dit Sandrine. Lafleur, bouge donc fainéant, va donc donner des coups de pied !

À leur arrivée, Doniphan et Gordon poussèrent des cris de joie. Ensemble ils chassèrent le capitaine Nemo et les pieuvres qui encerclaient le bateau. Sauvé, le sloughi put prendre la mer.

—Max réveille-toi. Tu as école aujourd'hui.

—Maman, je crois que ce matin, dans ma rédaction, je vais raconter l'histoire que je viens de rêver !



Kairos de Nancy Benoit

Même si je préfère me taire et me terrer, que je peine à parler votre langage, je vous livrerai mes mots pour que les maux de l'expérience autiste soient connus et reconnus, pour qu'ils cessent de se terrer dans les bas-fonds de la stigmatisation.

Le temps file et moi je suis funambule
Je marche sur la ligne du temps
Sans connaître l'instant qui me fera chuter
Ni même le moment où mon corps va me lâcher

J'apprends à mes pensées à danser
Et moi, à me centrer
J'apprends à mon corps à s'ancrer

J'apprends à mon corps à bouger
Et moi, à ne pas perdre pieds
J'apprends à mon corps à danser

J'apprends de ces mots et de ces expressions
Ça me fait sourire parce que ça ne fait que passer
Pour donner la parole et imprimer un envol

Au fil du temps, le fil est mince, l'invisible aussi
Les tensions sont tendues
Le vertige est vertigineux
Le vide aussi



1982 Après J.C. 35 Avant Ada de Laure Martin,

La poussière s'infiltré dans le moindre espace, vautrée dans son lit Elizabeth contemple le spectacle des particules dansant dans les raies de lumière qui s'échappent persiennes. L'instant est rare, Elizabeth ne contemple pas souvent. Dans le couloir, Xavier s'agite, il s'est levé plus tôt pour finir l'enduit de la chambre d'à côté. Il ne travaille pas assez vite ça l'exaspère. Elle enfonce son visage dans l'oreiller de plume, l'envie la quitte peu à peu, elle devient mole, ça la terrorise cette idée de devenir molle, comme sa mère, comme les autres, molle, chouineuse, mélancolique. Elle repense à sa mère vautrée sur son lit, l'image la heurte et la mobilise, péniblement Elizabeth se lève, pose ses mains sur ses lombaires, tente de s'étirer, elle sent quelque chose, est-ce déjà ça ? Elle n'y pense pas, aux toilettes le jet d'urine s'entend trop, elle a honte, l'impression d'être une de ces vaches qui se vide, Elizabeth n'aime pas la campagne, les vaches, l'urine qu'on voit sortir de leur derrière. Elle aime mettre son tailleur, enfiler ses chaussures à talon bas, poser sur son visage quelques gouttes d'un fond de teint fluide d'une marque de luxe, clipper des boucles dorées sur ses lobes et couvrir ses lèvres d'un discret rouge. Mais désormais, plus rien ne fonctionne dans sa vie, plus rien, elle se dit qu'elle n'aurait sans doute pas dû. Elle enfle péniblement une chasuble bleu marine avec un col Claudine, voilà du sombre, du discret que surtout, on ne la remarque pas. Parmi l'équipe de 48 ingénieurs, elle est la seule femme. Elle a l'habitude, 12% de femme dans sa classe préparatoire, 7 % dans son école d'ingénieurs et maintenant 2% . Elle sait que plus elle monte, et moins elle risque de croiser ses congénères. Tant mieux, Elizabeth n'aime pas les femmes, les hommes non plus d'ailleurs, mais pour d'autre raison, elle les craint. Depuis dix ans, elle s'échine à ce que son sexe ne se voit pas trop, qu'on ne le remarque pas. Ses efforts réduit au néant. Elle marche désormais comme une grosse, elle est

1982 Après J.C. 35 Avant Ada de Laure Martin,

grosse, tous les regards ne se résume qu'à ça, grosse, grosse, grosse et les gros sont incapables, tous le monde le sait. Elle a beau répété "mais enfin, tout va très bien, ce n'est pas une maladie" elle sait très bien que personne n'y croit. Elle est malade, lépreuse, l'incapable du service, elle a dévalé l'échelle plus rapidement que prévu. Désormais les secrétaires lui parlent avec une insupportable connivence, elle avait pensé qu'elle réussirait à faire de ça quelque chose de différent, elle qui n'a rien voir avec le reste des femmes, elle qui s'est sorti du lot à force de travail, elle qui valait presque autant qu'un homme il y a encore quelques mois.

Elle regrette cet enfant.

Le soir Xavier parle à son ventre, comme si c'était quelque chose, comme si il y avait là-dedans un être capable de l'élaboration du langage. Il propose des prénoms, parle de littérature et d'héroïne. Elizabeth voudrait que l'enfant ne soit pas une fille, qu'il ne s'appelle pas, qu'on lui donne un numéro de série, quelque chose de neuf. XE 001 par exemple - premier prototype élaboré par la rencontre des gamettes de Xavier et Elizabeth. Mais Xavier est un rêveur, elle avait sous-estimé ce penchant qui désormais l'agace au plus haut point. Elle l'avait choisi parce qu'il était le plus brillant de la promo, le plus drôle aussi, ils avaient été diplômés deux ans plus tôt et recruté dès leurs sorties d'école par deux fleurons de l'industrie française. L'année suivante, ils s'étaient mariés et avaient acheté cet appartement haussmannien de 120 mètre carré + 18 mètre carré de terrasse en pierre de taille, "à retaper" disait Xavier avec enthousiasme.

Le cortège forcé de Miklos Radnoti, traduit par Judith Rathonyi

Il est fou celui, qui en tombant, se lève et marche à nouveau ;
Telle une douleur errante, remue chevilles et genoux,
Il part pourtant, mu par un ultime essor
et même si le fossé l'appelle, il sort.
Si tu lui demandes pourquoi, peut-être il répond ;
Qu'une mort plus juste et sa femme l'attend.
il est fou pourtant, car au-dessus des maisons
un vent d'incendie vire et tournoie seul,
les murs sont tombés et le prunier est cassé
et les nuits de son pays vibrent par la peur.
Oh, si je peux croire encore, à l'espoir que je porte dans mon cœur,
qu'il existe une maison où comme jadis, j'aurais
à l'ombre de la vieille véranda, l'eau fraîche,
où des abeilles, comme en paix, bourdonnent,
la confiture refroidit, et le silence de la fin d'été
bronzera dans le jardin en sommeil,
que dans les feuillages, les fruits se déshabillent
que la blondeur de Fanny m'attend devant la haie vive et fauve
tandis que le jour dessinera lentement des ombres.
Mais c'est encore possible, aujourd'hui la lune est ronde
ne me laisse pas ici, ami, aide-moi et je remonte.

Le Guide Suprême de Golnaouche Barzegar

C'est un vieil homme. 77 ans. Moi, j'ai 7 ans. Il est plus vieux que mon grand-père. A cet âge vénérable, on le croirait sage et bienveillant, un gentil papy. Mais ce n'est pas ce que dit son regard. Des yeux féroces, enfoncés loin dans leurs orbites, quasi cachés par des sourcils noirs, fournis et broussailleux. Un regard vif, hypervigilant et dur comme du bitume. Au-dessus règne un front immense, barré de longues rides horizontales qui s'achèvent par une crevasse, une profonde ride du lion, de ceux qui ne rient jamais. D'ailleurs, il ne sourit sur aucune photo. Au mieux, sa bouche s'étire en un trait mince et mystérieux, à la Joconde. Et comme elle, ses yeux vous suivent partout, quelque soit l'angle, où que vous soyez. Omniscient. Omnipotent. Il porte toujours la même tenue, le turban noir des Seyyeds[1], une chemise sans col cachée par sa barbe blanche, et un aba[2] marron qui le couvre des épaules jusqu'aux pieds que j'imagine sales et crochus.

Je le croise tout le temps. Du jour au lendemain, il est partout en ville. Des petites photos punaisées au dessus des étals des épiciers et des boulangers, souvent sur le mur juste derrière la caisse, pour qu'on le voit bien pendant qu'on attend la monnaie. Des grandes photos encadrées, dans les bureaux, à la poste, à la banque, là aussi bien en vue, à la place du portrait officiel du Shah en uniforme blanc et médailles dorées. Il y a aussi ces portraits géants révolutionnaires, hauts de vingt mètres, trente mètres, peints en une nuit sur les façades aveugles des immeubles de Téhéran. Ceux-là sont les pires: il vous toise de très haut, avec des commandements signés "Ayatollah Rouhollah Khomeiny, Rahbaré Moazzam[3]".

Le Guide Suprême de Golnauche Barzegar

Bien sûr, j'ai déjà vu des portraits religieux. Bon, chez nous, personne ne prie, sauf Pedar, mon grand-père qui se retire dans sa chambre après les déjeuners de famille pour, dit-il, se recueillir avec Dieu. Selon Madar, il cherche à se faire pardonner ses deux péchés, les femmes et le jeu. Maman dit que c'est plutôt avec l'opium qu'il se recueille et elle a raison. Une fois, j'ai osé ouvrir la porte de sa chambre en douce pour voir si Dieu était là. Il n'y avait rien du tout, juste papy qui ronflait la bouche ouverte, sa main autour du narguilé de taryak[4], sa silhouette voilée par une fumée doucâtre et épicée. J'ai refermé la porte et j'ai filé. Bien soulagée de ne pas avoir vu Dieu. Bref, chez nous, personne ne prie. Mais je connais le prophète et ses disciples. Madar m'a montré Mahomet sur des miniatures, moustache fine et barbe courte, la tête entourée d'un halo ou de flammes. Parfois, son visage est recouvert d'un voile mais je l'imagine doux et souriant. Son gendre, l'imam Ali, lui, affiche partout sa beauté folle. Au bazar, son visage est même tissé en tapis. Avec ses grands yeux en amande, son turban vert et son cimenterre. Ma cousine dit qu'il est beau gosse, "super sexy", du coup elle a son portrait dans sa chambre, à côté du poster de Robert Redford. Mais cet ayatollah Khomeiny, Aqha[5] comme ils l'appellent, n'a rien à voir avec eux. Il me terrifie. La première fois que je l'ai vu à la télé, à sa descente d'avion à l'aéroport Mehrabad de Téhéran, j'ai pensé : il est méchant. Je me suis dit: ce n'est pas un homme, mais un Deev[6] de contes, un esprit maléfique qui aime provoquer douleur et destruction.

Le Guide Suprême de Golnauche Barzegar

'Un démon, le mal incarné', c'est ce que dit aussi Tala. "Ahriman[7] en personne lui chuchote à l'oreille". Quand Tala en parle, des ombres passent sur son visage ensoleillé. Même ses bracelets d'or ne tintent plus, ternis par une obscurité diffuse. Je demande à mon père si l'ayatollah Khomeiny est un Deev, un envoyé d'Ahriman, l'esprit des Ténèbres, du Mal et de la mort, le père de l'illusion, de l'erreur et du mensonge cosmique. Il rit, mais dans son rire, je n'entends que tristesse et colère. "Je ne pense pas ma puce, Ahriman et les Deev n'existent pas, lui est bien réel. Mais quand un homme rentre dans son pays après 15 ans d'exil et qu'à la question 'que ressentez-vous?', il répond 'rien', c'est sûr qu'il a le cœur glacé et l'âme cruelle."

Je fais confiance à mon père. Il n'enjolive rien et ne ment jamais. Quelle que soit la route vers laquelle le guide suprême nous mène, elle finira dans l'abîme le plus absolu, c'est certain.

[1] . Descendants du prophète de l'islam, Mahomet

[2] . Cape des religieux chiites

[3] . Guide Suprême en persan

[4] . Opium en persan

[5] . Monsieur en persan

[6] . Daeva en avestique, divinité du chaos et du désordre

[7] . Nom zoroastrien de l'esprit du Mal

Du haut de ton podium d'Aline Laszlo-Rousselle

Tu es entré dans ma vie tel un commando en opex,
En un regard, tu as posé sur ma bouche ton index,
Tel un soldat, tu veilles sur mon corps, sur mon mental,
La nuit, tu étincelles comme une coupe de cristal.

Sous adrénaline, j'ai le cœur qui palpite,
Au piano-bar, je joue pour toi et c'est un hit,
Je vogue dans tes bras sur les dunes,
Jusqu'au prochain changement de lune.

Ivre de toi, je gravis à vélo le ciel,
J'y déploie notre amour, avec toi je me sens la plus belle,
Dans une échappée, je sème le peloton des étoiles encordées entre
elles et je trace,
À toute vitesse, je franchis un col dans une couche givrée de
l'atmosphère et je dérape sur la glace.

Tous les matins, nous jouons collectif,
Tu me lances sous les draps ton ballon ovale, nous sommes
combatifs,
Je veux faire équipe avec toi,
Garde moi sous ton toit.

À la mi-temps du match de rugby, ton équipe va aux oranges dans un
fou rire,
Dans le vestiaire, tu reprends ton souffle, tu transpires,
Pendant cette pause, l'entraîneur prédit pour vos adversaires une
hécatombe,
Dans le stade olympique, tu libéreras des blanches colombes.

Du haut de ton podium d'Aline Laszlo-Rousselle

Devant les supporters, tu brandis le bouclier de Brennus,
Déjà médaillé d'or, c'est un bonus,
Grâce à votre victoire, le public est en liesse,
Ils chantent à tue-tête un tube de Joe Dassin pour fêter votre
prouesse.

Ce match va rester dans les annales ! Je découpe ta photo à la une du
journal sportif,
Invités sur la pelouse du palais présidentiel, nous trinquons à l'apéritif,
À toi, à nous, à notre champion,
La vie se prête au jeu, tous les jours nous tentons des actions, des
transformations.

Dans les starting-blocks de mon amour, je t'offre un départ sans retour,
Le règlement est clair, tu rejoins mon stade et je compte les tours,
Tu es l'athlète de mon coeur, pour toi, je remets le chrono à zéro,
Et si ça devenait un faux départ, un coup d'épée dans l'eau ?

Trop tôt ou trop tard, je crains de sortir le carton,
De couleur rouge, j'arbitre ta raison cette saison,
Hors-jeu, tu ne respectes plus mes règles,
Mais devant les gradins, tu me plaques contre ton coeur, espiègle.

Déchirer les lettres, effacer le passé, extrait de "Cartas de Paris"
d'Eduardo Muylaert

Effacer, d'un geste brusque, les pertes du passé : une naïveté dangereuse, une entreprise inutile. À mesure que les enregistrements disparaissent et que la mémoire se dissipe, les sentiments se réfugient quelque part. On peut appeler cela inconscient, ou âme, mais cela ne change rien. Tout est toujours là. Une simple étincelle, une chanson, un arôme, une madeleine peuvent déclencher une éruption inattendue.

Paris n'était pas qu'une fête. La France n'avait toujours pas retrouvé sa place après mai 1968 ; il y avait un désir d'ordre, mais aussi de contestation et de course dans les rues. Le Brésil était confronté au cauchemar d'un gouvernement militaire qui tentait d'imposer l'ordre par la force : il y avait des manifestations, des arrestations et des persécutions. Les nouvelles qui arrivaient du Brésil, même voilées, étaient effrayantes.

Les lettres que j'écrivais depuis Paris chaque semaine, entre 1969 et 1972, racontaient beaucoup d'histoires, enregistraient beaucoup de choses. Le courrier, même censuré, était le seul moyen de communication ; un appel téléphonique international coûtait une fortune.

Cinquante ans plus tard, le hasard m'a ramené à cette époque. Alors que je m'apprêtais à quitter l'appartement où j'ai vécu plus de trente ans, j'ai trouvé, au fond d'un placard peu fréquenté, une boîte, une simple boîte à dossiers en carton, du genre qu'on utilise pour ranger les anciens reçus et factures. Et voici, je découvre un trésor : il y avait des lettres, beaucoup de lettres, la plupart datant de l'époque parisienne, et avec une écriture très familière. Même si mes lettres ont

Déchirer les lettres, effacer le passé, extrait de "Cartas de Paris"
d'Eduardo Muylaert

été retournées par ma mère, qui les a conservées avec soin, j'en ai détruit la plupart. La déception et le désenchantement sont de mauvais conseillers. Aujourd'hui, je regrette que ces lettres n'aient pas survécu.

Heureusement, j'ai sauvegardé la plupart des lettres que j'ai reçues. Ces survivantes finissent par être le miroir inversé de ma vie de ces années-là. Relire les lettres tant d'années plus tard, notamment celles de ma mère et de mon grand-père, c'est comme reprendre une conversation avec eux. Ils semblent vivants : je remarque leur respiration, j'entends les voix, les rires, les demi-mots ; le contentement, les silences, les ironies et l'angoisse transparaissent.

J'essaie de repartir avec les résidus dont je dispose, ces lettres et photographies conservées dans un coffret quasi anonyme. Dans les lignes difficiles à déchiffrer, je vois passer des circonstances, tantôt heureuses, tantôt malheureuses. Ce furent, malgré tout, des moments heureux, où mon enchantement pour la vie étudiante parisienne se reflétait pleinement dans les lettres que j'écrivais le dimanche après-midi, mais aussi une période de pertes douloureuses, comme en témoignent les lettres que je reçus.



Merci !

Lola SORRENTI
www.lolasorrenti.fr
lesateliersdelola@gmail.com

Reproduction interdite
Les textes sont la propriété de leurs auteurs